

# MAG

SUD  
OUEST

LA RÉGION  
AUTREMENT



## ROUGE VIVE

Au pied d'une fresque  
à Arcachon, avec la peintre  
Rouge Hartley **p. 6**

33

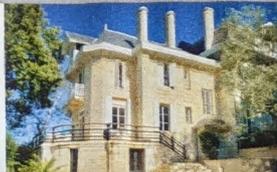


### NATURE

« 45 % du PIB de la Nouvelle-Aquitaine dépend de la biodiversité. »  
Entretien avec le chercheur Vincent Bretagnolle **P. 14**

### PATRIMOINE

Le Chalet Baron,  
qui surplombe Bordeaux,  
a été réhabilité **P. 20**



### BALADE

À Varetz, en Corrèze,  
la vie de Colette  
déclinée en six jardins **P. 24**

### BIEN-ÊTRE

Les Thermes  
de Salies (64) préparent  
une mue historique **P. 32**

# Street art



Rouge, de son vrai prénom Jessica, 33 ans, est l'une des figures de la « scène » street art bordelaise. Ici, devant sa fresque, sur une entrée du théâtre Olympiia, à Arcachon

# ROUGE HARTLEY À CIEL ET CŒUR OUVERTS

La Bordelaise Rouge Hartley vient de réaliser quatre fresques extérieures à **Arcachon**, où elle expose aussi jusqu'au 18 mai. Rencontre avec une street artist qui « peint comme on dirige un film »

TEXTE > NICOLAS ESPITALIER | PHOTOS > FABIEN COTTEREAU (SAUF MENTION CONTRAIRE)

L'interview sur échafaudage n'est pas un exercice courant. Mais au dernier jour d'une résidence à Arcachon, ce vendredi 25 mars, Rouge Hartley doit peaufiner la fresque qu'elle vient de réaliser sur l'une des entrées du théâtre Olympia. C'est une grande porte située à l'arrière du bâtiment, celle par laquelle on fait entrer les pièces de décor les plus volumineuses. Il y a quelques jours encore, c'était un rectangle gris. Désormais, c'est un tableau à dominante orange représentant une femme ensevelie sous des bouées gonflables. La « team Rouge » nous installe un marchepied à côté de l'échafaudage où est juchée l'artiste. C'est donc à quelques mètres du sol, pinceau en main et taches de peinture partout, occupée à mettre de la lumière sur le visage de son personnage, qu'elle va se raconter à nous.

Rouge, de son vrai prénom Jessica, 33 ans, est l'une des figures de la « scène » street art bordelaise, avec A-MO, Selor et

quelques autres, et sa notoriété dépasse largement la capitale aquitaine. Tant qu'à être au pied de l'une de ses œuvres en cours d'exécution, on l'attaque direct sur le sens qu'elle donne à son travail de plasticienne. S'agit-il de « faire du beau » ou de raconter des histoires ? « J'essaie de raconter des choses, réagit la native de Trèves, en Allemagne. Faire du beau, c'est une grande ambition, mais je ne sais pas si c'est la première. J'essaie de faire une bonne peinture et, pour moi, une bonne peinture, c'est à la fois épais en générosité picturale, plastique. Je ne sais pas si c'est beau, mais, en tout cas, c'est généreux, c'est un endroit où l'œil ne s'ennuie pas. Et ensuite, c'est épais en narration. J'essaie de peindre comme on dirige un film. Il y a un boulot de mise en scène, de prise de vue, de retouche, de lumière... »

## « JE VIENS DE LA VIDÉO »

Son complice Luka Merlet, qu'elle a connu aux beaux-arts de Bordeaux et qui travaille avec elle sur le projet

« **Mon surnom - Rouge -, je l'ai choisi parce qu'il était politique, parce qu'il était primaire, et parce qu'il était non genré** »



arcachonnais, abonde : « Elle fait un travail de mise en scène dans lequel il y a tout le vocabulaire du cinéma. » Elle confirme : « J'essaie d'avoir une "tension cinéma" dans mon travail. Je viens de la vidéo. J'essaie de penser au cadrage, à ce qu'on aurait envie que le mouvement de caméra nous révèle la seconde d'après. » On saisit mieux lorsqu'elle explique sa technique. « Je suis une peintre du réel, je pars de photos ou de mises en scène. Je n'invente pas, je ne suis pas quelqu'un qui sait inventer, je suis nulle pour ça. Je monte une scène, je la prends en photo, puis je la "dérange" sur Photoshop jusqu'à ce qu'elle atteigne un certain niveau d'onirisme, de perturbation ou de glitch [terme issu du jeu vidéo, qui désigne une sorte de « bug », NDLR]... » Et puis elle la peint. Exemple concret avec ce tableau de la

rue Molière, auquel elle apporte la dernière touche tout en nous parlant : « J'ai été marquée, l'été dernier à Arcachon, par ces sculptures humaines qui se baladent en ville avec leurs bouées : le jeune cadre dynamique qui passe un coup de fil à son banquier, avec un flamant rose en plastique autour de la taille... Je voulais faire quelque chose avec ces bouées. Or, dans mon travail, j'ai un rapport à l'accumulation. Mes personnages sont souvent très encombrés. C'est venu se télescoper assez naturellement. Et il y avait l'envie de mettre en friction la mer des plaisanciers et la mer des marins, dangereuse, passionnelle, qui peut ensevelir un corps. Il y avait aussi un rapport avec l'accumulation des corps sur les plages en été dans une ville dont la population passe pendant deux mois de 12 000 à 100 000

↑  
La « team Rouge » a installé au journaliste du Mag un marchepied à côté de l'échafaudage où est juchée l'artiste, qui se raconte en même temps qu'elle peint

Photo Brice Lafon

## SES DATES

- 1989 › Naissance à Trèves (Allemagne)
- 2014 › Diplôme des beaux-arts de Bordeaux
- 2019 › Expo à l'Institut Bernard Magrez de Bordeaux



Photo Brice Lafon



La fresque de l'Olympia représente une femme ensevelie sous des bouées gonflables : « Je suis une peintre du réel, je pars de photos ou de mises en scène. Je n'invente pas », explique Rouge Hartley



habitants. C'est aussi une allusion à notre façon de consommer... Je fais une image ouverte, qui invite à la poésie. »

### FATIGUÉS PAR L'ART CONTEMPORAIN

Rouge Hartley, dont la mère est allemande et le père « vietnamien immigré en France », dit avoir une « conscience européenne », et aucun ami d'enfance. Elle a vécu en Allemagne jusqu'à l'âge de 10 ans, puis dans plusieurs régions de France, notamment l'Alsace, avant d'arriver à Bordeaux « par amour » au début des années 2010. Elle parle bien. De son propre travail, mais aussi du milieu de l'art en général et de l'art mural en particulier. « On est une scène incroyable, je crois qu'on est en train de réinventer un métier. À l'échelle internationale, il y a une génération de trentenaires qui peignent des natures mortes de la taille d'un immeuble avec la virtuosité d'un peintre d'atelier. »

Qu'est-ce qui définit cette génération ? « Je ne vais pas faire un manifeste pour tous ! Mais nous étions assez nombreux à être fatigués par l'art contemporain, par son cynisme et son indisponibilité, à

se dire qu'il y avait un problème entre le public et l'art. C'est quand même curieux que, dans un musée, après des années d'études d'art, je me sente illégitime ou bête. Il y a eu un vrai élan pour le retour au savoir-faire, au dessin, et on l'a trouvé dehors. » Elle ajoute : « Je suis très reconnaissante de la transmission de savoirs qu'il y a dans ce milieu. C'est un milieu où il y a des rivalités, bien sûr, parce qu'il est issu du graffiti, donc il y a encore beaucoup de guerres de chiens qui pissent. Mais on est de plus en plus nombreux à changer de cap et à se dire : maintenant, on apprend ensemble. J'ai rencontré beaucoup de gens comme ça. C'est du bol. J'ai la chance inouïe d'être payée pour voyager et peindre avec des gens qui se rendent disponibles pour rendre ma peinture possible, c'est taré ! »

Ce qui frappe chez Rouge Hartley, c'est la force de son discours structuré. Politisée et engagée, elle assure ne pas tomber dans le piège de l'œuvre à messages. « Mon rapport à l'espace public a été construit par le militantisme, pas dans un parti, mais avec des expériences de démocratie participative directe comme



L'artiste se sert d'un bras en métal sur lequel elle fixe son pinceau pour atteindre les parties les plus hautes de la fresque





Photo Brice Lafon

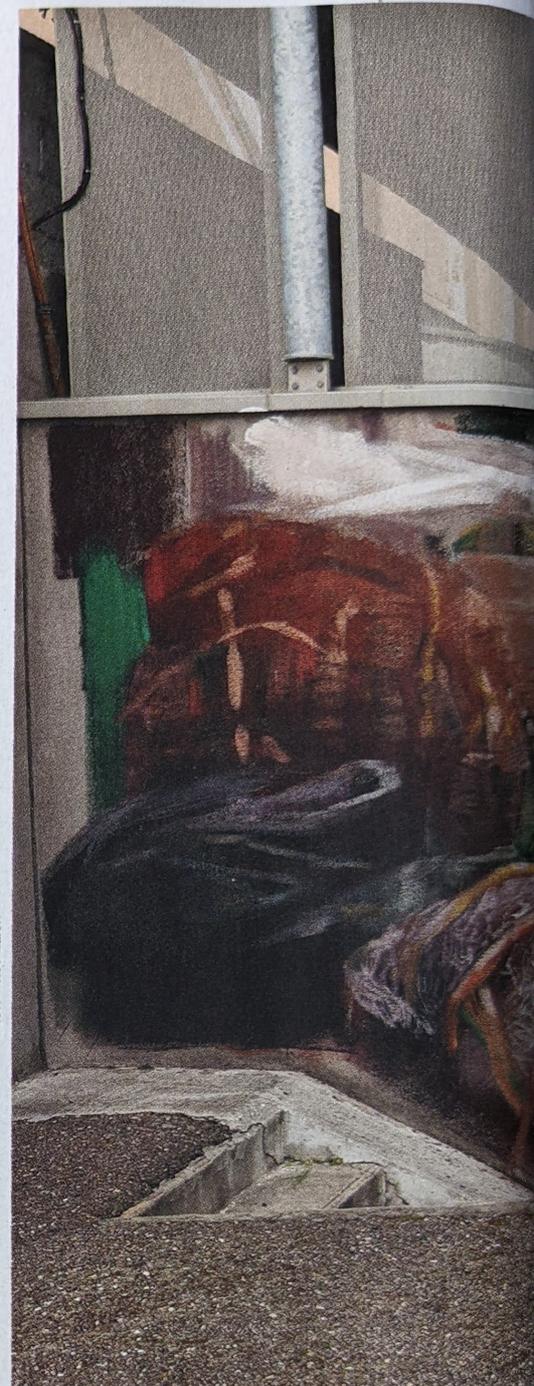
les Indignés (1) ou le militantisme féministe. Et ma capacité d'indignation est intacte », souligne-t-elle. Mais à la question « Votre travail est-il nécessairement subversif ? », elle répond : « Non. J'ai un engagement politique et certaines de mes peintures le sont, mais être subversif dans une peinture de rue, ça pose un coup de poing, ça permet de se définir en artiste subversive, mais pas de transmettre quoi que ce soit. Et ça, ça m'intéresse moins. Pour nous, c'est facile : on peint et on s'en va, on ne vit pas avec, donc ce serait de la paresse. Je ne vais pas, par exemple, faire une fresque explicite sur un message écologiste. Cela n'est pas nécessaire, à part pour me dire "Oh ! là là ! je fais bien mon job d'artiste écologique et subversive, regardez comme je suis subversive !" et d'autant plus facile à récupérer... »

Le regard critique et érudit qu'elle porte sur le marché de l'art et la spéculation – « Nous, nous sommes sur un marché de niche où les valeurs s'envolent un

peu moins qu'en art contemporain » – ne l'empêche pas de réfléchir à sa propre rémunération, elle qui a deux enfants, un garçon de 5 ans et une fille de 2 ans et demi. « Je ne suis pas triste de pouvoir nourrir mes enfants ! »

## LE COLLECTIF

On l'interroge sur le risque d'institutionnalisation qui guette un art né dans la rue. « C'est un risque, admet-elle. C'est même inévitable tant qu'on est dans un système capitaliste où tout ce qui est contre-culturel est récupéré avec beaucoup d'aisance. Après, il y a des partis pris individuels que l'on peut prendre pour éviter ça et il y a une réalité aussi. Les artistes d'atelier qui ne font que des formes institutionnelles et rémunérées, on ne leur pose jamais cette question. Nous qui prenons encore du temps pour faire des formes gratuites, on nous la pose... Je ne fais pas de "commandes". Je ne viens pas peindre à la gloire de telle ou telle chose. J'essaie de me battre



« **Être dans le paysage quotidien de quelqu'un, c'est une responsabilité** »



pour une liberté des maquettes, pour consacrer du temps à ce que je fais. Être dans le paysage quotidien de quelqu'un, c'est une responsabilité. »

Dans cette petite rue Molière où nous l'interviewons, Rouge n'est pas seule. Il y a sa « team » avec elle : Luka Merlet, le complice des beaux-arts ; Anne-Sophie Jean, « l'appartement où je dépose ma charge mentale quotidiennement » ; Brice Lafon, « le nouvel acolyte photo et com » ; et Killian Hercouët, assistant et artiste lui-même sous le nom de Pollen.kh. « J'aimerais de plus en plus constituer des projets qui permettent de

rémunérer plusieurs personnes qui gravitent autour des professions artistiques, insiste la cheffe d'équipe. Pour pouvoir être uniquement peintre et pas coordinatrice, par exemple. Sur ce projet, j'ai la chance d'avoir une équipe. Et, après, j'aimerais qu'on trouve le moyen d'avoir un statut un peu plus stable. J'aimerais que ce soit plus collectif. » Tout au long de l'interview, des passants s'arrêtent, posent des questions, commentent. Un homme passe à vélo et chante « Blowin' in the Wind », de Bob Dylan. Sans cesser de peindre, Rouge chante avec lui. Cultivée mais jamais pédante,

Après plusieurs mois de rencontres avec les habitants, Rouge Hartley a réalisé en mars et en avril quatre fresques extérieures à Arcachon, dont ce mur de la Criée, dans le quartier de l'Aiguillon





Fresque réalisée, toujours d'après photos, sur le fond du kiosque de la place Thiers, en plein centre-ville  
Photos Brice Lafon



elle cite des extraits de chansons populaires comme de poèmes inconnus, partage volontiers ses trouvailles artistiques et dézingue Picasso, dont on sait aujourd'hui qu'il était un monstre avec les femmes : « Je n'ai pas envie de lui rendre des honneurs ! »

Elle nous explique son pseudo : « Rouge, c'est un surnom que j'ai eu pendant une partie de ma vie, que j'avais un peu enterré et qui est ressorti quand j'ai commencé à travailler dehors. Je l'ai choisi en hommage au réalisateur Chris Marker, qui a fait un film intitulé "Le fond de l'air est rouge". Je l'ai choisi parce qu'il était commun, parce qu'il était politique, parce qu'il était primaire, et parce qu'il était non genré. Et il se trouve que

c'est la première couleur avec laquelle on a peint sur les murs. Et ça recouvre les coups de colère, les coups de sang, et d'autres choses positives. Enfin, ça avait cette capacité à être un prénom. » Celui que s'est choisi une artiste en quête perpétuelle d'elle-même et qui définit ainsi son prochain défi : « Sortir de la peinture propre et sage. » **MAC**

.....  
(1) Inspiré de l'ouvrage « Indignez-vous ! », de Stéphane Hessel, le mouvement des Indignés est d'abord né en Espagne en 2011 pour s'étendre à l'Europe et au-delà. Il se caractérise par des manifestations pacifistes et des rassemblements massifs en réponse à la crise, au chômage et à la corruption.

## QUATRE FRESQUES ET UNE EXPOSITION

Après plusieurs mois de rencontres avec les habitants, en compagnie de l'autre artiste bordelais Luka Merlet, Rouge Hartley a réalisé en mars et en avril quatre fresques extérieures à Arcachon : la porte du théâtre Olympia, un mur de la Criée, un kiosque et une paroi d'une rue piétonne. Le duo expose maintenant les divers travaux issus de leur résidence d'artiste.

« Chère Mathilde », exposition du 27 avril au 18 mai dans le salon d'honneur de l'hôtel de ville d'Arcachon. [ville-arcachon.fr](http://ville-arcachon.fr)